

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS { Un an 6 f »
France { Six mois 3 »
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS { Un an 8 f »
Extérieur { Six mois 4 »
Trois mois 2 »

Fusillade d'Innocents A BARCELONE!

CRÉMATION D'ARISTOS A PARIS!



Coïncidence tragique!

La journée du mardi comptera parmi les jours sinistres!

Le matin, à Barcelone, sur le glacis de l'affreuse forteresse de Montjuich les cagots, oppresseurs de l'Espagne, faisaient fusiller cinq anarchistes, — cinq prolos! cinq innocents!

Le soir du même jour, à Paris, aux Champs-Elysées, un bazar de charité où les grandes dames de l'aristocratie venaient rigoler, sous prétexte de faire l'aumône, flambait comme un bouchon de paille et, en vingt minutes, une centaine de victimes jonchaient le sol, en bouillie, carbonisées!... Quasi toutes des comtesses! la fine fleur du catholicisme!

Parmi les mortes, il y a la duchesse d'Alençon, sœur de l'impératrice d'Autriche.

Un quart d'heure avant l'incendie le nonce du pape s'était amené au bazar et, la trogne

réjouie, avait béni l'assistance et, au nom du pape, appelé la bienveillance divine sur cette foultitude de richards.

Et la bienveillance divine a rappliqué!

Certes, pour les bougres qui, comme bibi, ont la conviction que Dieu est une sacrée blague, il n'y a entre l'exécution des cinq innocents de Barcelone et le rôtissage d'une centaine d'aristos au bazar de la charité qu'une coïncidence tragique.

Mais, que vont dire de ça les chrétiens? Les hommes pieux qui prétendent que Dieu passe son existence à faire manœuvrer les pantins humains et à leur distribuer, à sa guise, plaisirs, douleurs et châtements?

Le voilà bien le doigt de Dieu, horriblement visible!

Là bas, à Barcelone, la fusillade de cinq prolos innocents, tués grâce à la volonté d'une femme, — la reine régente!

Ici, à Paris, la crémation d'une centaine de malheureuses aristocrates, grillées en pleine jeunesse, — et dans le tas des victimes, la sœur d'une impératrice!

— 0 —

Mais, revenons à l'Espagne!

A Madrid, la farce sanguinaire qu'a joué le conseil supérieur de guerre s'est déroulée sans incidents; entre la poire et le fromage les bandits de la haute décidèrent de tuer cinq innocents et désignèrent: Tomas As-

cheri, José Molas, Antonio Noguès, Juan Alsina et Luis Mas.

Et les crapulars assassins se donnaient des airs libérateurs, en se contentant de ces cinq victimes, puisque le tigre humain qui faisait métier d'avocat bêcheur voulait dix cadavres!

Hideux hypocrites!

Une fois d'accord sur le chiffre des pauvres bougres à fusiller, le sort des autres a été vivement décidé:

Les dix suivants ont été condamnés à vingt ans de travaux forcés: Francisco Calles Claveria, Jaime Villella Cristofol, José Vila Valls, José Pons Vilaplana, Antonio Cernelo Hernandez, Sébastien Sugné, Jacinto Melich Alemany, Baldomero Oller, Rafael Cusido Baro et Juan Torrens Ros.

Trois autres ont ramassé dix-huit ans de travaux forcés: Epifanio Caus Vidal, Juan Batista Oller, et Juan Casanovas Viladelprat.

Les sept suivants ont dix ans: Juan Salas Cortacans, Cristobal Soler Bages, Mateo Ripoll Beldir, José Mesa Valderrama, Francisco Lis Arbiol, Costa Pons et Lorenzo Serra Balmes.

Outre ceux-là, il restait encore 63 accusés, parmi lesquels Teresa Claramunt et Corominas.

On les a acquittés!

Mais, dérision! Cet acquittement équivalait

pour eux à une terrible condamnation. En vertu des lois contre les anarchos toute personne impliquée dans un procès ou soupçonnée d'être anarchiste peut être expulsée du royaume.

L'expulsion pure et simple, voilà donc ce qui pendait au nez des G³ acquittés. Mais, les bandits d'Espagne ont trouvé ça trop bénin : sous prétexte qu'aucun gouvernement n'a voulu recevoir sur son territoire ces malheureuses victimes on va les déporter dans une île de l'Océan qu'on aura soin de choisir bougrement inculte et davantage marécageuse, afin que la Camarde fasse vite ce que les bandits d'Espagne n'ont pas osé.

Et, afin que l'acquiescement dont sont victimes ces malheureux soit une véritable dérision, on va construire sur l'île en question une prison où seront casernés les acquittés. Pour vivre, quelques sous seront alloués à chacun.

—0—

Les cinq condamnés à mort sont maintenant plus heureux que leurs survivants : ils ne souffrent plus.

L'horrible cauchemar inquisitorial qu'ils ont vécu pendant un an est fini : ils n'ont plus à craindre d'être gavés de morue salée sans boire, d'avoir les testicules broyés, de sentir sur leurs flancs les fers rouges des bourreaux.

Ils dorment leur dernier sommeil !

On les a tués, mardi, au soleil levant, — et, pourtant, les crapules de la haute qui les ont envoyés à la mort les savaient innocents, — aussi innocents que les condamnés aux travaux forcés, que les condamnés à l'acquiescement !

Les monstres de la haute savent fort bien qui a lancé la bombe de la rue Cambios Nuevos : c'est un seul et unique individu, — ils savent où il est, — mais gardent ça pour eux !

C'est un coup de crapule du même calibre que celui de Chicago, il y a une dizaine d'années : quand fut lancée, en mai 1886, la bombe sur les policiers, des arrestations en masse furent faites. Puis, les jean-foutre firent un triage et gardèrent pour la bonne bouche, — c'est-à-dire le procès, — les plus actifs parmi les anarchos.

On les savait innocents, mais c'était une raison de plus pour les garder ! On les a jugés et ils furent pendus.

Quant à celui qui avait lancé la bombe, on se garda bien de le fiche au bloc : si on l'eût pliné, l'innocence des autres aurait été si lumineusement établie, qu'il aurait fallu les acquitter.

C'est justement ce que ne voulaient pas les capitalistes américains : ils préférèrent laisser échapper l'auteur de l'attentat et garder dans leurs griffes les innocents.

Lui absent, on pouvait condamner à mort Spies, Parsons, Lingg et leurs camarades, — et c'est justement ce que voulaient ces charognards.

Un jour, un policier de Chicago vint annoncer à ses chefs qu'il connaissait la retraite du lanceur de la bombe ; il croyait qu'on allait le féliciter de son flair et lui donner l'ordre d'arrêter le type.

Va te faire foutre ! Le policier en question reçut un suif, on lui tapa sur les doigts, on lui ordonna de taire sa gueule, de rester coi et on lui fit comprendre qu'il fallait surtout éviter d'arrêter cet homme encorbant.

C'est un fourbi du même genre qui s'est passé en Espagne : pour pouvoir faire les grandes rasles qu'on a faites, fusiller cinq innocents et en envoyer une centaine d'autres au bagne, on laisse l'auteur du coup en paix.

—0—

Lundi, à la forteresse de Montjuich la sentence fut annoncée aux cinq innocents : ils écoutèrent le prononcé du verdict sans perdre contenance, en hommes que la mort n'effraie pas.

Puis, l'ignoble mascarade qui, en Espagne, précède les exécutions commença : les cinq victimes furent collées en chapelle ardente. Cinq chambres séparées avaient été

tendues de noir, avec autel, crucifix et cierge brûlant continuellement.

La chapelle ardente est un raffinement du supplice !

Là, la victime savoure la mort goutte à goutte : pendant vingt-quatre heures elle assiste à son agonie, se regarde mourir !!

Ascheri se confessa et communja ; il passa la journée à réciter des patenôtres. Ce sont là des petites choses... mais qu'on s'explique quand on songe à tous les tourments qu'a endurés le malheureux depuis un an.

Les quatre autres ne faiblirent pas : ils regardèrent la mort face à face et ne sourcilèrent pas !

Leurs parents vinrent les visiter et d'émouvantes entrevues eurent lieu sans briser leur énergie.

Jusqu'au soir, ils mangèrent et fumèrent, clamant des chansons anarchistes sans que le moindre tremblement de leurs voix indiquât une émotion.

Le lendemain matin, à cinq heures, les cinq victimes furent conduites dans les fossés de Montjuich, les bras liés derrière le dos. Pas un ne défaillait ! Tous les cinq mouraient d'un pas ferme.

Mas dit aux soldats qui épaulaient prêts à tirer : « Approchez-vous ! »

Nogués criait en même temps : « C'est l'Inquisition !... Je suis innocent !... »

Tous, d'une voix retentissante clamèrent : « Vive l'Anarchie ! »

Et, au moment où les fusils s'abaissaient Molas commanda : « Feu ! »

On entendit le crépitement des balles ! Quatre des malheureux tombèrent, seul Al-sina resta à genoux. Il n'avait pas même été blessé. Une seconde décharge le renversa et ce n'est qu'à une troisième salve qu'il rendit le dernier soupir.

Et dire que le populo, venu en foule, a assisté impassible à ce hideux spectacle !

Or, le soir même, tandis qu'à Barcelone, amis et parents pleuraient à chaudes larmes les victimes, à Paris, le ricochet de la fatalité frappait impitoyablement les amis des bourreaux espagnols.

Qui dira le nombre des aristocrates qui, apprenant l'exécution pour le matin même des innocents de Montjuich — dont tout le crime fut de vouloir harmoniser la société — se pourléchèrent leurs lèvres roses, à l'annonce du supplice et jubilèrent kif-kif des petites folles ?

Et, quelques heures plus tard, quand aristos et millionnaires, mâles et femelles, godaillaient au bazar de charité, étalant leurs falbalas et se foutant du pauvre monde autant qu'un poisson d'un parapluie, voilà que la fatalité s'abat sur eux !

L'incendie les mange !

Et alors, dans ce grand bazar d'où, avec de la présence d'esprit, y aurait eu meche de sortir sans grands avaros, voilà que les petits crevés de la haute se sont fichus à cogner dur sur les femmes, à coups de canne, afin de leur passer sur le corps.

Pendant que ces morveux agissaient ainsi, des prolos s'amenaient et, héroïquement, risquaient leur peau pour sauver les riches.

Quand donc a-t-on vu le contraire : des aristos sauvant des prolos ?

Certes, une catastrophe du calibre de celle du bazar de charité est horrible.

Mais n'a-t-on pas vu des drames plus désastreux s'abattre sur le populo ?

Les coups de grisou ne sont pas rares au fond des mines, — et les écrabouillés laissent derrière eux, sans pain ni asile, veuves et gosses !

Les pêcheurs qui s'en vont audacieux dans des coquilles, boient souvent leur dernier bouillon à la grande tasse, culbutés par la tempête, — et, sur le rivage, veuves et gosses écarquillent les yeux, gros de larmes, sans rien voir venir !

De ces catastrophes, les aristos s'en foutent !

Donc, que chacun pleure ses morts : le populo n'a pas trop de ses larmes pour pleurer les siens !



FANTASIA

Quiconque a vécu à la caserne ne sera pas étonné de ce que je vas dégoiser. Il n'y trouvera guère de nouveau à glaner.

Mais c'est pour ceux qui ont eu le bonheur de ne jamais courber l'échine devant la loque symbolique de la Patrie que je m'en vais ressasser des faits tombés dans la banalité courante de l'existence du troufion, et aussi pour les indifférents et les eucus qui bêtent d'admiration au passage d'un régiment et dont le patriotisme se borne à s'extasier devant une image d'Epinal peinturlurée de géométriques troubades.

L'uniforme, surtout, chambarde les quelques lambeaux de pauvres idées qui tintinnabulent en leur citron.

L'uniforme français ! A la bonne heure ! Voilà qui est clair, coquet, chantant. C'est léger, très digestif ; ça flatte l'œil et les boyaux de la tête des jean-fesse.

« Ah ! c'est pas lourd comme les grisés livrés des pruscos ; car, eux, les boches, ce n'est qu'une livrée qu'ils ont sur les épaules. Des soldats que l'on soufflète et que l'on fouaille à grands coups de knout... pouah ! C'est pas comme chez nous, allez, dans la grande famille tout le monde est frangin, depuis l'officier aux graines d'épinards jusqu'à l'obscur soldat à la dragonne de cuir ; depuis le panache blanc ministériel jusqu'au plus petit pioupou d'un sou, tout farci d'abnégation, de dévouement, d'honneur, de devoir... »

— Vos gueules, eh ! gourdes ! fermez ça, ça schlipote !

—0—

Tout un chacun sait que, depuis le moindre grade, le porte-galons jouit de certaines prérogatives sur ses subordonnés.

Et ces avantages s'étendent à tout. Par exemple, il y a le drapeau d'officier qui est fin, celui du sous-off qui est mi-fin et celui du troufion qui est grossier.

À la caserne, il y a la cuisine des « hommes », la popote des sous-offs, le mess de messieurs les officiers.

Au cantonnement, l'officier pionce dans une couchette ; quant aux sous-offs et troubades, on établit une différence dans la paille qui leur servira de lit. Il y a la paille du sous-off comme il y a la paille du griffeton.

En colonne, dans les pays de sécheresse, surtout, l'eau à peu près potable, tirée d'une noria, est réservée aux officemars, aux chevaux et aux mulets ; après, c'est pour les sous-offs, le reste qui n'est que de la boue, c'est pour le troufion.

Mais comme chacun copie sur le chef, étudie ses gestes, retient ses paroles, on n'a plus qu'un désir dans cette famille, qu'une seule seule aspiration : singer le grand maître, qui est mieux vêtu, mieux logé, mieux nourri.

L'abrutissement est tel que, même troufion, on se croit obligé à cela — et on a la conviction d'être supérieur à celui qui se foute de cette trouducaterie.

C'est un faraud celui qui, pour aller « en ville », se coiffe d'un kepi en décalitre semblable à celui du sous-off qui, lui-même, en a pris le modèle sur celui de l'officier d'infanterie qui en a carotté la forme à l'officier de cavalerie.

Ça s'appelle faire de la fantaisie, et pour corser cette fantasia de haut goût, le griffeton s'affuble d'un faux col en celluloid et met du fil de fer dans ses épauettes, afin d'être galbeux, de pouvoir tourner la tête des pauvres gonzesses claquemurées dans les boîtes à gros numéros, tout comme les officiers subalternes vont faire des effets de torse au beuglant, dans un public de vannés et de grues décollées jusqu'au nombril.

—0—

Seulement, à la caserne, il y a la tradition : chaque clan a son parlé, ses manières, ses mœurs. Il ne faudrait pas qu'un griffeton s'amuse à employer devant ses supérieurs le langage de ces messieurs.

Il serait bombardé d'autor à la caisse. Tout au plus lui est-il permis d'employer les expressions de « bon dieu de bois » et de « cochon de bon dieu ». Mais s'il jure en se servant des épithètes de « cosaque », « nom d'une giberne » ou

« serongnieugnieu », qui sont la propriété des gilonnards, on lui bouche immédiatement la gueule.

Il en est de même pour la tenue et tout le fourbi qui s'ensuit.

Ainsi, comme exemple :

Ces jours passés, à l'angle du boulevard Voltaire et de la rue de la Roquette, un sous-off appartenant à un régiment de ligne d'une garnison de province, attendait, en compagnie de sa frangine, le tramway « Louvre Cours de Vincennes ».

Voilà qu'un officier de la garde républicaine s'approche de lui et lui demande entre quatre-yeux :

— Z'avez une permission, sergent ?

— Voilà, mon lieutenant, fait le sous-off en exhibant son bout de papier.

Mais l'autre se foutit dans une rage folle lorsqu'il aperçut le képi à la Saumur du lignard.

— Z'êtes pas en tenue réglementaire, nom de dieu. Vous foutrez dedans, moi. C'qui m'a foutu des fantassins de malheur comme ça qui s'permettent de faire de la fantaisie ?

Et la bourrique de gueuler que le sous-off aurait de ses nouvelles, qu'il lui apprendrait à faire de la fantasia, qu'il le ferait rentrer de riffe à la boîte en arrivant à son corps, et patati et patata.

Grâce à une tripotée de bons bougres qui passaient par là et qui se mirent à grogner, le brave officier lâcha son sous-off.

Mais qui sait s'il n'en cuira pas au sergent qui viola ainsi les règlements, en poussant l'audace jusqu'à se coller sur le trognon une casquette moins graisseuse que celle d'ordonnance ?

— 0 —

A Arras, un fait presque analogue vient de se dévider. Mais ça ne s'est pas passé en douceur : y a eu distribution de beignes.

C'était pas d'officemars à sous-off que ça s'est dévidé, c'est de sous-off à griffeton.

En « ville », un doublard du 3^e génie avait avisé un troubadou du même régiment portant un képi et des épaulettes de fantaisie.

Le sergent-major vint à lui et après avoir engueulé le troupiot comme du poisson pourri, il lui ordonna de rentrer à la caserne. Comme le troufiot lui faisait très justement remarquer que lui aussi était en fantaisie, qu'ils n'en avaient pas plus le droit l'un que l'autre, le sous-off, kif-kif un dogue hargneux, lui sauta dessus et lui arracha son képi et ses épaulettes.

Ah ! vingt dieux ! Le populo qui s'était amassé tomba sur le sous-off. Le salaud avait bien abaissé son caquet, et c'est sous les huées, les poignées de crottin, qu'on lui jetait à la gueule, qu'il se carapatta pour se réfugier chez le quart-d'œil.

Le troufiot, à sa rentrée à la caserne, fut bouclé illico.

Paraît que l'autorité civile et les grosses légumes militaires ont ouvert une enquête.

Qui qu'aura tort ?

Qui qu'aura raison ?

Bien sûr que des bons bougres trinqueront en correctionnelle pour avoir injurié un sous-off. Certainement que le pauvre troubadou écopera chérot et que le salaud de doublard récoltera des félicitations, mais ça n'empêchera nullement que, tant que les fistons du populo pourront dans les géhennes que sont les casernes, le même abrutissement régnera : l'ավիլissement doublé de lâcheté des noirs soumis à la matraque, qui ne rêvent qu'à devenir négriers à leur tour !

A COUPS DE TRANCHET

L'Hospitalité républicaine. — Toujours les mêmes saloperies : dès qu'un étranger déplaît aux charognes qui nous tiennent sous leur coupe, on le fout dehors.

Ces jours derniers ça a été le tour de Mac Pherson, un bon fiou anglais, correspondant parisien du *Labour Leader* de Londres, l'organe du *Parti Indépendant du Travail*, qui sa largeur de vues rapproche des anarchos.

Mac Pherson a été expulsé parce qu'il s'occupait activement de la formation en France de la grande fédération internationale des dockers et ouvriers maritimes.

Si la gouvernance s'imaginerait que sa saloperie arrêterait l'élan des prolos des ports en expulsant Mac Pherson, elle se fout le doigt dans l'œil jusqu'au coude.

Encore l'hospitalité... mais d'un autre genre !

Il s'agit de l'hospitalité que la société réserve aux vagabonds.

N'avoir pas un radis en poche et n'être pas propriétaire, c'est un délit, — presque un crime, dans notre garce de société.

Le mendigot qui passait l'autre jour au huitième comptoir correctionnel en sait quelque chose : il en est à sa quatre-vingt-sixième condamnation !

Et il a 71 ans !

Ce chapelet de condamnations, le pauvre vieux les a décrochées pour mendicité.

— C'est la faute à la magistrature, qu'il a dit au tribunal.

Ah, nom de dieu, il ne savait pas dire si vrai : eh oui, si ce malheureux a eu quatre-vingt-six condamnations pour mendicité, c'est parce que des pleins-de-truffes comme les magistrats ont bouffé sa part au banquet social.

Et maintenant, à 71 ans, que peut foutre le malheureux ?

Continuer à mendier, et continuer à aller en prison !

C'est la seule perspective que lui ouvre notre putain de république.



Eclipse d'accusés

Les camaros n'ont probablement pas oublié les aventures d'un gas mariote, Lesbros, qui, à Toulon, chia du poivre à la rousse, — aux applaudissements du populo.

Quelques semaines après il eut la déveine de se faire sucrer à Dôle et fut ramené triomphalement à Marseille où on l'accusait d'une kyrielle de délits et de crimes.

On parlait même de le trimballer ensuite à Paris, pour lui fiche sur le râble une explosion qui eut lieu rue Monceau, y a belle lurette.

Du train dont allaient les chats-fourrés, Lesbros pouvait prévoir que, désormais, son existence s'écoulerait à se faire juger ; les marchands d'injustice se le passeraient de comptoir à comptoir pour liquider sur son dos toutes les vieilles affaires restées sans auteur connu.

Lesbros serait donc devenu, — avec un brin de protection, — l'assassin du préfet Barrême, de la petite Alice Neut, de la femme sans tête de la rue Botzaris et d'un tas d'autres crimes dont la litanie m'échappe.

Le malheur est que Lesbros n'avait pas de dispositions pour cette carrière, pourtant si pavée d'imprévu. Il préférerait, en pleins champs, regarder la feuille pousser, — même à l'envers, — que de s'extasier devant les feuilles de procédure et que de faire la navette des salles d'audience aux prisons départementales.

Aussi, n'a-t-il pas tardé à prouver ses préférences : l'autre jour, on l'avait amené au palais d'injustice de Marseille, histoire de lui administrer une des nombreuses condamnations qu'on lui réservait.

Tandis que les enjuponnés réglèrent le compte à des premiers arrivés, on avait collé Lesbros dans une salle d'attente, en compagnie d'une autre victime qui, comme lui, allait passer à condamnation.

Portes et fenêtres étaient bouclées, aussi les pandores flanochaient-ils sans se faire de bile.

Quand, le moment venu, on voulut soutirer mes deux oiseaux de leur cage, y avait plus personne : tous deux s'étaient envolés.

Lesbros, bon fiou, n'ayant pas voulu s'éclipser seul avait fait profiter de l'occasion son copain momentané.

Du coup, mince de bobine que faisaient les chats-fourrés ! Ils ne sont pas habitués à ce qu'on s'éclipse de leurs griffes avec pareil brio, aussi ont-ils montré leur rage en administrant à Lesbros deux ans de prison, — pour évaison.

Ces deux ans, le bougre les fera... en liberté.

C'est du moins ce que je lui souhaite.

Tripatouillages de chats-fourrés

Dernièrement, à Dijon, le boucher Pacotte était condamné à mort pour avoir, dans un village voisin, assassiné quatre personnes.

Le sale bougre voulait hériter !

Là encore, comme c'est le cas neuf fois sur dix, l'appât féroce de l'or, l'envie d'être un propriétaire huppé, fit de Pacotte un assassin.

Quand le monstre fut au bloc, les justiciards, plus hideux que lui, tirèrent des plans pour l'assassiner à son tour, — légalement et froidement.

C'était d'autant plus durillon que Pacotte avait des protections cléricafardes : bon bigot, honnête reac, acoquiné à toute la prêtraille de la région, c'était bien le moins que cette épéance intervienne pour éviter à ce saint homme d'avoir le cou coupé.

C'est ce qui s'est produit ! La vermine noire a manœuvré pour sauver la tête de Pacotte, — et y est parvenue.

L'avocat-bêcheur, en chat-fourré qui se respecte, voulait gagner la partie, — c'est-à-dire la tête de Pacotte.

C'était cotonneux, puisqu'il avait contre lui toute la racaille pieuse ! Mais il ne désespéra pas et il paraît qu'il promit d'apporter la tête de l'accusé sur un plat au président des assises.

Ce dernier, d'ailleurs, aidé du commis-greffier, manœuvra pour faciliter le turbin à l'avocat-bêcheur : des notes et feuilles d'audience furent tripatouillées, d'autres plans pas propres furent mis à exécution — tant et si bien que Pacotte fut condamné.

Grande jubilation dans le clan des enjuponnés : la partie était gagnée !

C'est vrai, mais ce n'était que la première manche.

Les pieux amis de Pacotte prirent leur revanche : ils découvrirent le pot-aux-roses et ils forcèrent la main à Félicque, lui disant que s'il ne signait pas la grâce de Pacotte, ils allaient casser le morceau.

Félicque se fit donner des tuyaux et, quand il sut de quoi il retournait, pour éviter une mornille aux marchands d'injustice, il gracia le Tropmann dijonnais.

Quelle dégoûtation, nom de dieu !

De pareils mics-macs sont bougrement écœurants.

Est ce à dire qu'ils sont rares ?

Foutre non ! Si on épluchait tous les procès on y découvrirait dans presque tous, — surtout dans ceux faits contre des bons fioux, — des fourbis pareils. Seulement, comme les victimes de ces pratiques dégueulasses n'ont pas de cafards dans leur manche, ça reste toujours ignoré.

Et c'est toujours la vieille balance : les prolos et les révoltés ne passent jamais au travers, tandis que les amis des jean-foutre de la haute — tel Pacotte — quoiqu'ils fassent, sont protégés contre la rigueur du code.

C'est ce qu'on a baptisé l'ÉGALITÉ DEVANT LA LOI !

Quelle sale blague !

Militarisme et Mirlitonisme

(RUMINADES D'UN MAÇON)

Dans l'espèce humaine il y a deux sortes de folies : la folie que l'on réprime, que l'on enferme, et la folie tolérée, respectée même, parce qu'elle est de conventions sociales et transmise de générations en générations pour le plus grand abrutissement des humains.

Je me rappelle — vaguement, quant à la date — d'un rassemblement d'individus, à quelques pas d'une caserne, sur le trottoir opposé.

Je m'approchai et demandai à un mossieu la cause de cet attroupement.

— C'est, me dit-il, un pauvre homme qui a perdu la tête et que l'on va emmener.

— Sans doute, il se livrait à des excentricités ?

— Eh oui ! Mais, me répondit mon interlocuteur, croyez-vous que la folie est une drôle de maladie, faisant faire à l'aliéné de ridicules actions ?... Ce pauvre diable n'avait rien trouvé de mieux que de se munir d'un manche à balai qu'il portait tantôt sur l'épaule gauche, tantôt sur l'épaule droite, en faisant les cent pas... Tenez, là, devant ce portail. Naturellement ce manège a attiré l'attention et on a été vite fixé à son égard.

— Oh, répliquai-je, avec son manche à balai, ce pauvre diable n'était guère dangereux !

— Possible, mossieu, possible ! me répéta le personnage en s'éloignant. Il n'en est pas moins vrai que ces façons d'agir étaient l'acte d'un insensé, par conséquent répréhensibles.

A peine si le bonhomme avait fait quelques pas que je lui courus après et l'ayant rattrapé.

— Mossieu, lui criai-je, un autre fou !

— Ou donc ?

— Là, voyez-vous !... En face. Devant la

grille du portail de la caserne. Et dangereux, alors! car ce n'est pas un bâton, mais un fusil qu'il porte, — tout comme l'autre! Voyez, il fait les cent pas...

— Mais, imbécile ce n'est pas un fou!

— Qu'est-ce alors?

— Une sentinelle, parbleu!

— Mais, mossieu, il n'y a pas de sentinelle qui tiennent: il se livre aux mêmes gestes que celui qu'on a arrêté tout à l'heure!... Et puisque vous êtes un homme intelligent, ajoutai-je, vous ne me ferez pas croire que ce qui est qualifié « acte de folie » sur le trottoir de gauche puisse être considéré comme « acte de sagesse » sur celui de droite.

Le personnage ne me répondit pas; dédaigneux et méprisant il s'éloigna en mâchonnant à mon adresse les épithètes d'imbécile et d'idiot.

Attrape!

Pourtant, qui était le plus fou?

Était-ce celui qu'on avait enfermé, était-ce mon interlocuteur, était-ce moi?

Ne serait-ce pas plutôt la société tout entière dont l'organisme et les institutions mériteraient l'examen de l'aliéniste?

Car, enfin: prendre un jeune homme à vingt ans, l'arracher à ses parents, à ses amis, à son pays, à ses habitudes, à son travail, à tout ce qu'il aime et connaît, pour en faire une machine à mouvements, pour lui apprendre à tuer méthodiquement son semblable, et lui sophistiquer le cerveau, trois ans durant, c'est faire acte de haute et criminelle folie!

UNE LIPETTE.

Mince de Liberté!

Samedi dernier, 1^{er} Mai, les camaros de Beauvais avaient organisé une réunion publique, salle du Colysée. Plus de 300 personnes s'étaient amenées.

Un copain ouvrit la séance en démontrant que le malaise social dont tout le monde souffre nous accule à la nécessité d'un chambardement.

Le jaspinage du gas a été gobé des prolos qui commencent à se dessaler, — et ce n'est foutre pas trop tôt!

Ensuite, le copain Favier prend la parole. Il montre que, plus ça va, plus la société se divise en deux grandes classes; les crève-la-faim d'un côté et les pleins-de-truffes de l'autre. Or, y a pas à espérer que la mistoufle dont souffre le populo s'atténuera d'elle-même: elle est une résultante de la société actuelle.

Pour que ça change, pour que tout le monde bouffe son content, il faut que l'autorité et le capital s'évanouissent; ça fait, quand personne n'aura plus la puissance d'accaparer les richesses sociales, on verra la fin de la misère car, alors, chacun aura à sa disposition les moyens de vivre.

La réunion marcha pour le mieux, sans anicroches.

Après la conférence, ainsi que ça avait été annoncé, les copains se mirent à pousser quelques chansons.

Favier venait d'entonner les Antipatriotes quand le quart-d'œil, — en rogne de voir que tout se passait au mieux, — voulant manifester à sa façon, envoya quérir deux sergots et fit arquepincer le camaro qui en était tout baba.

Irrité par une telle provocation, le populo se foutit à manifester à son tour en clamant « à bas la police! » Illico, toute l'escouade d'agents vint entourer les escogriffes qui emmenaient Favier; ça ne servit à rien: les bons bougres continuèrent à protester et y en avaient déjà qui parlaient de tirer le copain des pattes de la rousse quand le quart-d'œil appela les pandores à son secours.

Du coup, le populo, voyant un tel amoncellement de pestaille, si à propos, se prit à réfléchir; beaucoup de bons bougres gueulèrent que l'arrestation avait été combinée d'avance et les sifflets se foutirent à ronfler de plus belle.

Une fois au bloc, Favier fit observer avec juste raison que la chanson qu'il venait de chanter n'ayant jamais été poursuivie, il croyait ne pas commettre de délit.

Mais le commissaire n'a rien voulu savoir!

Le lendemain, le copain fut conduit chez le procureur qui lui annonça des poursuites, sous prétexte d'excitation au meurtre et au pillage, mais il ajouta qu'il le mettait en liberté provisoire, à condition qu'il se présente chez le juge d'instruction.

Et voilà! Le copain Favier a de la boule de son en perspective!

Ce que c'est que de vivre dans notre cochon de patelin, un peu plus d'un siècle après la prise de la Bastille: le copain débite une chanson que, depuis sept ou huit ans on serine partout, — ça défrise un commissaire de police,

Et vlan! on l'accuse de provoquer au meurtre et au pillage.

Ce serait idiot si ce n'était bougrement triste!

Les Anti-Propriétaires

Par JULES JOUY

Air: On les guillotina messieurs les propriétaires.

A. POTHEY

REFRAIN

On les démenagera
Les malheureux locataires;
On les démenagera;
Le concierge en crèvera.

Vous qui n'avez pas d'argent,
Demandez, les pauvres hères,
L'coup d'épaule intelligent
Des anti-propriétaires.

(Au Refrain).

Honnêt's filles sans le rond,
Pâl's et tristes ouvrières,
Lugubre chair à patron,
Nous sauv'rons vos pauv's affaires.

(Au Refrain).

Pauvres vieillards aux abois
Dont les fils sont militaires,
Appelez la cloch' de bois:
Elle sonn' pour tous nos frères,

(Au Refrain).

Tristes veuves sans emploi,
Petits goss's restés sans pères,
A la barbe de la loi
Nous soulag'rons vos misères

(Au Refrain).

Vous qui rôdez sous le ciel
En regardant l'eau des rivières
De vos maqu'reaux maitr'-d'hôtel
Nous défonc'rons les caftières.

(Au Refrain).

Du rez-d'chaussé jusqu'en haut
Sur les pip'lets déletères.
Nous cogn'rons et, s'il le faut,
Nous ouvrirons les portières.

On les démenagera,
Les malheureux locataires;
On les démenagera:
Le concierge en crèvera.



Faut être marioles!

Eh oui, mille tonnerres, c'est surtout quand il s'agit de grèves que les bons bougres doivent être marioles.

Quand des prolos se foutent en grève s'ils sont patraqués, routiniers, gnan-gnan, méticuleux et tafeurs, y a pas d'illusion à se faire sur leur sort: ce qui leur pend au nez, — mieux qu'une aune de boudin, — c'est la défaite!

Pour décrocher la victoire, il faut avoir du sang dans les veines, — et non du pissat de richard; il faut être finauds, roublards, malicieux et audacieux.

Certes, le courage seul ne suffit pas à contrebalancer la puissance des capitaux ou la supériorité des armes; mais, si on sait panacher de jugeotte et d'initiative le courage dont on dispose, on a des chances!

Nom de dieu, je voudrais que ce soit le cas des grévistes de la Grand'Combe, mais ça n'y paraît pas!

Depuis que leurs exploiters les ont forcés à frirer grève, deux sales moineaux leur sont tombés sur le râble: les bouffe-galette Basly et Lamendin.

Ces deux merles ont à leur actif une telle kyrielle de reniements qu'on ne sait foutre plus dans quelle opinion les classer: c'est

y des réacs, des opportunards, des radigaleux, des socialos à la manque?

Malin qui pourrait le dire!

La seule chose qui me semble à peu près exacte c'est que les guesdistes eux-mêmes ne doivent pas les avoir en odeur de sainteté.

Depuis une dizaine de jours ces deux bouffe-galette s'occupent de la grève de la Grand'Combe. Leur ancien métier de mineur, qu'ils ont plaqué parce qu'il est trop salissant et fait venir des ampoules aux pattes, donne un semblant de raison à leur intervention.

Turellement, ces deux bouffe-galette n'ont d'autres boniments que des layements somnifères: ils prêchent le calme à tire-larigot et expliquent aux mineurs que quand un salaud leur fout un coup de pied sur la fesse droite, ils doivent vivement tendre la fesse gauche, afin d'être en équilibre.

Aussi, j'ai bougrement peur pour les mineurs en grève! Je les vois dans de sales draps et je crains bien qu'avant peu ils ne soient obligés de se soumettre à toutes les conditions que voudront leur imposer les crapulards de la Compagnie.

—0—

Plus marioles que les gueules noires du Gard ont été les mineurs de Bilbao.

Bilbao est un patelin du nord de l'Espagne, dont tous les parages environnants sont panachés d'exploitations minières.

Les grosses légumes avaient le trac que, à l'occasion du 1^{er} mai, il n'éclate dans ces endroits une formidable grève. C'est ce qui a eu lieu; seulement, comme les patrons ont été de bonne composition, la grève a eu vite cessé.

Les gueules noires réclamaient une diminution de deux heures de travail par jour, — sans réduction de paye, comme de juste.

Les capitalos ont d'abord fait une sale gueule, refusant d'accepter pareilles conditions; mais, comme les prolos ont montré les dents et serré les poings, les charognards ont baissé le caquet et souscrit aux exigences des mineurs.

Ils ont eu le nez creux de mettre les pouces. Nom de dieu, oui!

Ça leur a évité de plus grands et de plus douloureux sacrifices.

En effet, les mineurs étaient décidés à ne pas se laisser vaincre. Leurs agissements l'ont prouvé.

L'autre jour, en grande bande, les grévistes marchèrent sur Bilbao, — histoire d'y danser la farandole. Aux portes de la ville, les troubades ont réussi à les repousser.

Les capitalos ayant capitulé et accepté la diminution de deux heures de travail par jour, la grève a cessé.

Les pleins-de-truffes pourront donc encore digérer à l'aise, — jusqu'au jour où, ayant définitivement soupé de leurs fioles, les prolos ne voudront plus les engraisser à rien foutre.

—0—

Puisque nous en sommes à causer jugeotte, faut que je prouve aux copains que quelques fois les bonnes bougresses sont plus à la hauteur que les mâles.

Je pige le fourbi dans l'Ami des ouvriers, de Charleroi (Etats-Unis):

« Un exemple digne d'être suivi vient d'être donné par 25 jeunes filles occupées par R. Mendel fabricant de passementeries à West Hoboken. Samedi dernier elles ont prévenu leur patron que désormais elles ne voulaient plus travailler qu'une demi-journée le samedi, au lieu de quitter à quatre heures comme c'était l'habitude. Passant de la parole à l'acte, à midi juste, à la grande surprise de leur patron, elles quittèrent la fabrique et retournèrent au travail le lundi suivant comme si rien d'anormal ne s'était produit. »

Ça, mille dieux, c'est bath!

Bravo, les gosselines! changez pas de main et, avant peu, en supposant que votre singe ait le culot de faire le récalcitrant, je suis sûr que vous aurez le nerf de l'assouplir, en lui astiquant le cuir avec un paquet d'orties.

Est-ce donc si cotonneux ce qu'ont pratiqué ces 25 girondes américaines?

Non pas! Il s'agit de vouloir et de ne pas se laisser influencer.

Que, demain, les prolos de France aient le nerf de vouloir et ils pourront opérer de même.

Pas plus tard que la semaine dernière, jaspinant à propos de la journée de huit heures, je disais: il ne tient qu'aux prolos de réduire la durée de la journée de travail, — qu'ils le veuillent et ça sera fait.

L'exemple des mineurs de Bilbao et des

vingt-cinq bonnes bougresses de West Hoboken en est un échantillon.

Mais, foutre, quand, comme les grévistes français le font trop souvent, on se borne à écouter les palas de bouffe galette ou de saltimbanques de la politique, — comme c'est le cas des mineurs du Gard qui se laissent actuellement fiche des lavements par le renégat Basly et son copain Lamendin, — eh bien, on se prépare de sacrées déceptions!

PAPIER D'HUISSIER

Il y a quelques semaines, les collectos ont gueulé comme des putois en apprenant que les quatre anarchos renvoyés de la Verrerie Ouvrière s'adressaient au juge de paix.

Et ils n'avaient pas tort, — pour une fois! Quand on a la cafetière dégrasée de préjugés, qu'on sait que le droit de juger est une horreur qui survit aux âges barbares; quand on sait en outre que les tribunaux sont des boutiques, on doit avoir le nez assez creux pour ne pas frapper à leur porte, dans l'espoir d'y trouver ce qui ne peut pas y être: la justice.

Nos braves guesdistes comprennent ça quand c'est sur leur dos que les tribunaux risquent de prononcer. Alors, y a pas d'erreur: aller trouver les juges, c'est très mal!

Par contre, quand les tribunaux doivent prononcer en leur faveur, ils foutent toutes les théories dans leurs poches et, sans vergogne, fichent les juges en campagne.

C'est ce que vient de faire Poulet, un guesdiste de Lille, qui a envoyé au *Père Peinard* pour huit francs du papier spécial aux huissiers.

Ce collecto se prétend diffamé parce que dans les numéros 14 et 17 du *Père Peinard* j'ai raconté qu'à cette époque il était redevable au Comité d'action de la Verrerie Ouvrière de 2,500 francs de tickets qu'il avait placés et dont, malgré une kyrielle de réclamations, il n'avait pas aboulé le pognon.

Pour se blanchir et prouver que je suis un foutu menteur, Poulet s'adresse aux huissiers et aux juges: il a fait donner assignation à Favier, le copain gérant, d'avoir à comparaître le mercredi 12 mai par-devant le président et juges composant le tribunal correctionnel de Lille, séant au Palais de Justice.

Et, attendu que, les articles en question ont porté une grave atteinte à son honneur et à sa considération,

Par ces motifs, Poulet voudrait que le tribunal ordonne à Favier de lui abouler mille balles à titre de dommages-intérêts.

En outre, il voudrait que Favier soit forcé à publier le jugement dans le *Père Peinard* et dans quatre journaux que Poulet se réserve de choisir.

Et, comme conclusion, le papier spécial espère bien que le tribunal, reprenant l'affaire pour son compte, augmentera la dose et, outre les dommages-intérêts, les dépens et tout le tralala, administrera à Favier de l'amende et quelque peu de prison.

A ce compte, — mais à ce compte seulement, — l'honneur de mossieu Poulet sera blanchi à neuf.

Evidemment, ce ne sera pas un blanchissage de luxe, il restera un peu de crasse au-dessous, mais pourvu que l'amidon cache ça, Poulet sera satisfait.

Le jugement qui interviendra, — qu'il soit anodin ou excessivement rigoureux, — aura-t-il détruit l'affirmation qui a foutu Poulet en rogne?

Evidemment non! Au tribunal correctionnel, il n'est pas permis à l'accusé de faire la preuve de ce qu'on lui reproche, — par conséquent l'accusation reste entière.

La seule satisfaction qu'obtient le poursuivant est de faire condamner celui qui s'en est pris à lui, — et de toucher quelques pièces de cent sous.

Qu'un pareil rétamage honorifique suffise à un bourgeois, je le comprends; mais, nom de dieu, il ne me viendrait jamais à l'idée de m'en contenter.

Y a de vrai et de définitif que les blanchissements à fond qui, en enlevant toute la crasse, évaporent tous les soupçons.

Lorsque j'eus imprimé que Poulet devait 2,500 francs de tickets à la Verrerie Ouvrière, pourquoi ne s'est-il pas empressé de démentir le fait?

Au lieu d'aller chez l'huissier, il n'avait qu'à

s'adresser à bibi et me dire, preuves en mains:

« On vous trompe, ou vous mentez! »

J'aurais rectifié!

Et, en pareil cas, Poulet eut eu le beau rôle et moi je me serais trouvé bougrement penaud.

Il s'est bien gardé d'agir ainsi.

Pourquoi donc n'a-t-il pas eu cette attitude — qu'il avait tout intérêt à avoir — et que le simple bon sens indiquait comme la solution la plus droite et la plus rapide?

Serait-ce parce qu'il était morveux et ne pouvait contester l'exactitude de ce que j'avais imprimé?

Le soupçon reste entier!

— 0 —

Mais, chacun son goût, si Poulet n'aime pas les situations franches, c'est son affaire!

Si ce socialiste tarife son honneur à mille francs, Code bourgeois en main, il n'y a qu'à s'incliner.

Ce n'est fichtre pas moi qui y trouverai à redire. Ce me sera une preuve de plus de la véracité de ce que je m'efforce de démontrer: à savoir que les guesdistes ne sont que des bourgeois à faux-nez socialiste.

Comment en douter quand on les voit — tel mossieu Poulet — agir aussi mesquinement que le plus racorni des bourgeois.

Emile POUGET.

Babillarde Roubaisienne

Roubaix, le 2 mai 1897.

Mon vieux Peinard,

Quel four, quel four, quelle faillite, les mahomets guesdistes ont récolté en emmanchant traditionnellement leur « fête du travail », avec revendications aux pouvoirs publics, ascension, concours de pinsons, concerts et danses de crève-la-faim.

Plus des trois quarts des prolos ont turbiné!

Il est à la fois épataant, triste et révoltant, de voir ces grands chefs collectos, pourvoyeurs de bagnes, — c'est eux qui ont expédié Girier-Lorion à Cayenne! — souteneurs des bourgeois, — ils ont augmenté de dix le nombre des sergots de Roubaix! — se foutre du populo en organisant des fêtes et en illuminant pour l'anniversaire du massacre de Fourmies.

Mais voilà, ces cocos ont voulu singer les dirigeants bourgeois et aristos qui, pour asseoir leur domination, emmanchaient fêtes et danses pour que le populo, soulé de bruit, oublie sa détresse.

Les bourgeois ont utilisé le 14 juillet; les sociaux pisse-froid ont voulu faire servir au même but le 1^{er} mai.

Que les uns et les autres sachent que le fiasco de ces fêtes est le prélude de la chute des saltimbanques qui les exploitent.

Assez là-dessus! laissons ces gâteaux se pourrir et voyons les anarchos et leur propagande: comme celle du 25 avril, la conférence que les copains avaient emmanché samedi soir a été on ne peut plus chouette. C'est devant de nombreux auditeurs, dont pas mal de compagnes, que Philippe a démontré qu'il y a une question sociale et qu'il faut la résoudre au plus vite, dans l'intérêt et pour le bonheur de tous.

La police, aussi vache que partout ailleurs, a déjà réussi à faire saquer Philippe de chez son singe, croyant par la mistouffe, lui faire abandonner le patelin: déjà, à Reims, les roussins avaient employé pareil procédé.

Aussi, ce que le copain a croisé la pestaille!

Après quoi, il montre la laideur de la société bourgeoise, avec ses prisons, ses églises, ses casernes, ses vices, son cortège de misères, de prostitutions et de crimes...

Il ne s'agit pas, dit-il, de toujours beugler: « la Révolution est nécessaire! » et de ne jamais réfléchir ni agir en conséquence.

Il faut que chacun sache à quoi s'en tenir sur la question sociale et se rende compte qu'il n'y a pas de bien-être possible pour tous dans une société basée sur l'Autorité et la Propriété. Puis, une fois convaincu, il faut que chacun propage à son tour, dans son rayon, nos idées communistes-anarchistes, afin d'être prêts quand l'heure viendra de les mettre en pratique.

Un jeune étudiant démoc-crétin est venu ensuite débagouler, en guise de réfutation, des tirades contre les juifs.

Philippe n'a pas eu de peine à lui river son clou: juifs, chrétiens et autres religieux, qu'il a expliqué, doivent être fichus, dans le même

sac, — un sac hermétiquement clos, pour qu'on n'en parle plus.

Ensuite, Massey a pris la parole et a daubé sur les accapareurs et astiqué ferme religions et patries.

J'ai vu, dit-il, quand j'étais en Algérie, des pauvres bougres qu'on avait expédiés à Biribi pour n'avoir pas pris part aux offices de la religion crétoise; puis, il ajoute, que les youpins n'ont pas le monopole de la canaillerie, et il cite des exemples de bons cagots qui sont plus juifs que trois douzaines de youtres additionnés.

La réunion s'est terminée comme elle s'était commencée, — chouette!

Et, comme tu le vois, mon vieux Peinard, ça marche, les copains se grouillent et j'espère — non sans raison, — que ça continuera pour tous, pour l'idée.

Je te serre la louche,

E. W.



Le sort d'un EXCLU

Toulon. — Il y a quelques semaines j'ai jaspé d'un exclu de l'armée, Richaud, qui, discourtant en place publique devant plusieurs centaines de personnes, a été fichu au bloc pour la peine.

Qu'était-il devenu? Qu'avait-il sur la conscience?

Voici des tuyaux:

Richaud avait été condamné à cinq années de réclusion pour incendie volontaire; sa bonne conduite lui avait valu vingt-deux mois de réduction de peine.

Expédié aux Exclus, le sort qu'il avait à subir l'éccœura forcément. Il n'était pas anarchiste, — il l'a dit assez de fois! Son idéal se bornait à un retapage social qui, croyait-il, désempuenterait la société: il alla exposer ses idées aux fortes têtes du socialisme à la manque qui lui expliquèrent qu'il n'y a rien à foutre.

Alors, il utilisa les quelques cents francs dont il disposait à faire éditer un petit volume « Le Philanthrope », où était exposé son plan réformateur.

Son pognon dépensé, Richaud résolut d'attirer l'attention sur ses idées en faisant du boucan: par deux fois, il se balada, portant une grande pancarte; mais, voyant que le populo le prenait pour un maboule ou un alcoolique, il monta sur un banc et harangua la foule.

Voilà son passé. Quant au sort que son algarade lui vaut, voici: Richaud a été réintégré à la réclusion où il purgera les vingt-deux mois qu'il n'avait pas faits.

Ainsi, voilà un pauvre gas, dont le cœur débordait d'amertume et qui paiera de vingt-deux mois de réclusion le désir qu'il a eu de se soulager en disant tout haut et en public ce qu'il pensait tout bas.

Pensez-vous, messieurs les galonnards et les jean-foutre, que ces vingt-deux mois de réclusion feront comprendre à Richaud que les institutions actuelles sont tout ce qu'il y a de galbeux?

M'est avis que non! Je pense plutôt qu'entré réformateur au bagne réclusionnaire, il en sortira anarcho.

Comme résultat ce ne sera peut-être pas celui que vous aviez rêvé!

Oh, les beaux choix!

Morez. — Décidément l'arrondissement de Saint-Claude continue à se distinguer: dimanche dernier les votants sénatoriaux ont transformé le gros député Canon en sénateur.

Si les gâteaux et les ramollis qui meublent la triperie sénatoriale avaient encore une leur de vie l'entrée prestigieuse de leur nouveau copain les dériderait une demi-minute.

Du coup, voilà les pauvres jurassiens sans député. Ce qu'ils vont être malheureux: ils en perdront le boire et le manger...

Heureusement, la gouvernance, bonne garce, va bientôt donner l'occasion de combler le trou que laisse à l'Aquarium le célèbre Homme Canon.

Les radicaillons promènent déjà son remplaçant; il est tout à fait à la mode du pays: grand, fort et bête!...

Et il est d'un pays qui promet: Saint-Laurent en grand veau!...

Vite les les tinettes, nom de dieu! Et qu'on

les remplisse... de mouscaille si c'est possible!

Camelotte cléricale

A Issoire, un patelin auvergnat qui perche à une trentaine de kilomètres de Clermont, les raticheux, pour répondre à la campagne anti-religieuse que mènent les camaros, se grouillent trente-six fois plus que les hannetons qu'ils ont dans le citron.

L'autre dimanche, pendant toute la kyrielle des représentations religieuses, ils ont fait vendre dans leur boîte à bondieu, par les enfants de chœur, tous les torcheculs de la région qui publient les cafarderies du nommé Belmont, évêque de son métier.

Cré pétard, faut que le négoce soit rudement en baisse, pour qu'ils en soient réduits à user de semblable expédient.

Les vieilles bigotes en rotaient! Elles ne savaient pas si c'était du lard ou du cochon.

La vente n'a pas rapporté bézef, nom de dieu! Aussi, les cafardiers se garderont bien de repiquer à ce truc — que même les plus pochètes de leurs clients se sont empressés de débiter.

Turellement, la ficaille s'était bien gardée d'aller canuler toute cette raticheusesque équipe de marchands de journaux.

Ah, s'il s'était agi du Père Peinard, c'eût été une autre paire de manches!

C'est ce qui prouve, une fois de plus, que gouvernants et curés sont amis comme cochons.

Ca ne prend plus!

Limoges. — Samedi dernier, les politiciens socialistes donnaient une réunion où, après s'être mutuellement encensés, ils voulurent expliquer leur programme. L'un d'eux se déclara « internationaliste et patriote ».

L'absurdité de pareils bafouillages fut clairement démontrée, aux applaudissements de l'auditoire, par quelques camaros présents qui profitèrent de l'occasion pour développer les théories libertaires.

Rage des politicards et enthousiasme des bons bougres présents!

Tellement que les auditeurs ne voulurent plus rien savoir des cabotins qui ne voient dans le socialisme qu'un système nouveau et infaillible d'amorcer le populo. Les birbes ne trouvèrent pas un seul argument potable à opposer aux démonstrations des copains.

Bref, sur deux cents bons bougres présents, l'ordre du jour proposé par les industriels des trois-huit obtint juste six voix, tandis que, pour s'éclaircir le gosier, le restant des auditeurs clamait : « Vive l'Anarchie! ».

Petite Patrie

Givors. — Un des grands bagnes du patelin est celui de la Compagnie Fives-Lille. Dans cette usine infernale, il ne fait pas bon vivre, tant les pauvres bougres y sont exploités.

Et, ce qu'il y a de plus canulant, c'est que les turbineurs ne peuvent masser en paix : les gardes-chiourme sont toujours aux aguets.

Dam, faut bien que ces sacs-à-mistouffes prouvent leur utilité!

Ce qu'il y a de plus dégueulasse, c'est la rivalité qui s'élève entre prolos : dans chaque atelier y a un clan de vieux qui voudraient qu'on n'embauche pas d'étrangers.

Oh! mais, les copains, n'allez pas croire qu'il s'agisse d'Allemands ou d'Italiens!

Les givordins en question se sont fabriqués un patriotisme qui leur va comme un gant : pour eux, à trois lieues de Givors, c'est l'étranger. Ils voudraient donc que dans leur bague on n'embauche que des natifs de Givors.

Une telle trouducuterie paraît idiote.

Elle est pourtant logique, nom de dieu! Du moment qu'on cultive le sentiment patriotique, qui n'est que l'épanouissement des mesquineries humaines et l'embryon d'une foulditude de haines, y a pas à s'épater que les patriotes se créent une patrie à leur taille et en rapport avec leurs intérêts.

Et même, si l'on va plus loin, on s'aperçoit que les givordins en question sont plus réellement patriotes que les simples français pour qui la patrie va des Alpes aux Pyrénées.

A l'origine, la patrie c'était le village, le nid où l'on vivait entre copains. Puis, petit à petit, grâce au progrès, l'idée de patrie s'est déformée et agrandie : elle a d'abord englobé plusieurs villages, ensuite plusieurs provinces et est arrivée au point actuel.

Au moyen âge, en France, y avait pour le moins une demi-douzaine de patries et, si on remonte plus loin, dans la vieille Gaule, y en avait au minimum trois ou quatre cents.

Or, au fur et à mesure que l'idée de patrie s'agrandit elle perd de sa force, au détriment d'une idée bougrement plus généreuse, qui est l'amour d'un plus grand nombre d'humains.

La tendance est donc à foutre au rancard toutes les patries actuelles, afin que sur la boule ronde il n'y ait plus que des frères.

Mais, pour ça, il faut qu'on envoie paître les gouvernants.

De même que, pour extirper des givordins leur haine des prolos qu'ils considèrent comme étrangers, parce qu'ils n'ont pas fiencé leur première crotte à Givors, il faut que les capitales soient balancées.

Du coup, quand il n'y aura plus ni patrons ni gouvernants, c'en sera fini de toutes les patries, — grandes ou petites, — tous les motifs de haine auront disparu.

Il est tannant!

Saint-Nazaire. — Notre sacré nom de dieu de Tanneur National, l'illustre Felisque, ferait bougrement bien de ne jamais sortir de son palais, car, partout où il passe, il fiche la guigne aux bons bougres.

J'ai raconté la semaine dernière, qu'en son honneur, quatre prolos ont été arrêtés à Saint-Nazaire, — sans qu'on sache pourquoi, — ni les victimes, ni les roussins qui les ont fichu dedans.

Les malheureux sont restés trois jours au bloc, après quoi on les a relâchés, — en leur recommandant, selon la formule, de ne pas recommencer.

De ne pas recommencer à ne rien faire?

Faut-il donc qu'ils fassent quelque chose?

Et quoi, alors?...

L'un de ces quatre bons bougres travaillait aux chantiers de la Loire; quand il a voulu reprendre son turbin on l'a fichu à la porte, et maintenant, le voilà sur le pavé avec ses cinq gosses et sa compagne malade.

C'est-y mossieu Felisque qui, désormais, va foutre la becquée à la famille?

Des trois autres victimes, l'un est sans place depuis des semaines, — et sa dernière arrestation n'est pas une recommandation près des patrons.

Quant aux deux autres, ils n'ont pas été saqués, mais ils sont étroitement surveillés et ils ne peuvent pas péter sans que ça donne l'éveil : à l'atelier ils ne doivent causer à personne, au dehors ils ne doivent pas aller aux réunions ni s'occuper de rien, — sinon, du balai!

Lorsqu'on voit des salopises pareilles, nom de dieu, la colère vous empoigne! C'est alors qu'on se rend bien compte de tout ce qu'a de hideux l'ignoble régime bourgeois que nous subissons.

Et on parle de république et de liberté.

Zut alors! Mais, cré pétard, que les vieux se souviennent : sous Badingue, c'était kif-kif bourriquot.

Bonne propagande

Nouzon. — Depuis l'appel que les copains de Nouzon ont lancé, toute la police est à cran.

Le quart-d'œil, ayant usé toute l'huile de sa lampe à embrenner le pauvre monde, en a attrapé une maladie : il est au pieu, salement attigé et n'a pu se déranger.

A son lieu et place, le garde-champêtre s'est foutu en campagne pour enquêter; cet animal qui, — lorsqu'il travaillait dans les bagnes, — était un tantinet anarcho, est devenu un sale muflé.

Dam, c'est le métier qui veut ça!

Or donc, il s'en va chez le débitant où se tenaient les réunions; la troquette était seule, il a essayé de lui tirer les vers du nez, mais il en a été pour ses frais.

« Qui qu'a présidé la réunion du jour de Pâques?... qui qu'a rédigé le manifeste?... qui qu'a fait ci, qui qu'a fait ça?... »

Au lieu de répondre à toutes ces kyrielles d'interrogations, la bonne bougresse l'a envoyé chier où il met son pain.

Mince de renseignements!

Les canulages policiers n'en ont pas été terminés par là : la semaine dernière, le copain Roger faisait, à son habitude, la vente des journaux, quand le flic vient lui annoncer que le commissaire veut le voir.

— J'ai pas le temps, a répliqué le copain. Mes lecteurs sont impatients de lire leur journal, faut pas que je les fasse poirotter.

— Mais le commissaire est malade; il ne peut se déranger.

Eh donc, il a plus besoin de voir un médecin qu'un anarchiste... Je ne veux pas lui servir d'emplâtre ou de cautère... Sur ce, bonsoir.

Va te faire foutre! Cent mètres plus loin, c'étaient deux cognes qui accostaient le copain et qui, au nom de la loi, ont perquisitionné tout son sac, déplié les journaux un à un. Les pandores auraient voulu pratiquer cette perquisition idiote à l'abri, chez un débitant, mais Roger n'a rien voulu savoir : il a tenu à ce que ça s'opère en pleine rue, sous le nez des bons bougres qui se gondolaient au spectacle.

— Quoi qu'ils cherchent donc? se demandaient en sourdine les uns et les autres.

— Chut, répliquaient les plus chineurs, ils cherchent la tour Eiffel que, paraît-il, on a dévissé la nuit dernière.

Enfin, la perquisition étant terminée, — sans résultats! — Roger a pu continuer sa vente.

Mais foutre, il n'était pas encore quitte! Cinquante mètres plus loin un maréchal-des-logis repiquait au truc de la perquisition.

Cette fois, c'est en se tenant la panse pour qu'elle n'éclate pas sous leurs rigolades que les bons bougres ont assisté au tableau, — et ce qu'ils se sont foutus de la police, c'est rien de le dire!

Que voulaient-ils donc, ces bondieux de perquisitionneurs?

Aider à la propagande?

Si oui, ils ont réussi!

Mais, par contre, s'ils avaient l'intention de l'entraver, ils se sont fichus le doigt dans le croupion.

Manifestance de roussins

Dijon. — Si les socialistes à la manque ont perdu l'habitude de manifester au 1^{er} mai, on n'en peut dire autant de la rousse.

A Dijon, entre autres patelins, la police a profité de l'occasion pour perquisitionner chez deux copains, Chambonnet et Hinaut, et foutre tout leur bazar sens dessus dessous.

Les victimes ayant demandé le motif de cette invasion, le quart-d'œil a répondu : « Vous êtes accusés de préparer des lettres explosibles à l'adresse de l'évêque et du président de la Publique. »

Et voilà, il n'en faut pas plus!

On vous accuse de n'importe quoi et il n'y a plus qu'à perquisitionner, — veinards peut-on se dire, quand on n'est pas fourré au bloc.

Il paraîtrait que cette vacherie a été emmanchée sur les ordres de l'évêque. Cet animal, furieux de ce que le mois dernier, à la conférence de S. Faure, sa horde de Trestailions n'a pas réussi à étripier les copains, voudrait prendre une revanche.

Et il a fait donner la rousse, — c'est son arrière-garde!

Où sont donc les jean-foutre, opportunards et radigaleux, qui prétendent :

Primo, que la gouvernance ne fait pas le jeu des curés;

Deuxièmement, que les « lois scélérates » ne sont pas appliquées?

S'ils recevaient autant de coups de pied dans le cul que les « lois scélérates » ont déjà été appliquées de fois, ils auraient leur sale croupion en compte.

Bonne tactique

Lyon. — A l'occasion du 1^{er} mai, des copains ont emmanché une réunion où on a jabiné sur la grève générale.

Y a eu du monde et le populo a approuvé ce qui a été dit, au grand ahurissement des collectos, furieux de voir les populos se dépêtrant des fariboles politicardes pour donner le pas aux questions sociales.

Les camaros qui ont fait cette réunion sont des frangins qui comprennent qu'il ne s'agit pas d'attendre, le nez au vent, que les bons bougres se rallient à nos idées : ils vont les trouver où ils sont! Ils vont dans les syndicales et, par leur présence, arrêtent le développement pernicieux des socialistes à la manque qui veulent faire de ces groupements un fromage et expliquent aux prolos qui viennent là pour résister à l'exploitation que le syndicat a un double rôle à remplir :

Primo, tenir tête aux patrons qui, s'ils ne sentaient pas une résistance, exploiteraient leurs ouvriers jusqu'à la gauche et les feraient tourner vingt heures par jour;

Deuxièmement, préparer la transformation que chacun sent inévitable et avoir l'œil ouvert afin de profiter des événements pour aider à l'élection de la Sociale libertaire.

Foire électorale

Brest. — Le copain Broussouloux s'est trouvé juste à pic pour une foire électorale et, dam, il n'a pas raté le coche.

L'autre soir, y a eu une réunion salle de Ve-

nise ou étaient empilés douze cents bons bougres.

Broussouloux a dépioté le suffrage universel de façon catégorique et a montré que ce n'est qu'un attrape-nigaud et non un moyen de nous sortir du pétrin.

Les candidats pour de vrai avaient oublié de venir, — ils craignaient de se faire laver la tête! Leurs larbins étaient seuls présents et ils ont voulu commencer le boucan en aboyant à pleine gueule.

Le copain, par son jaspinage énergique, leur a imposé silence et ses arguments ont été accueillis par les applaudissements réitérés du populo.

Flambeaux et Bouquins

Ch. Malato vient de publier dans la série des bouquins rouges de Stock, sa *Philosophie de l'Anarchie*, qu'il édita lui-même, — y a presque dix ans de ça!

Ce livre est toujours de saison. Certes, depuis qu'il a été écrit il a coulé de l'eau sous les ponts et des événements de toute sorte se sont dévidés.

N'importe, il n'a pas vieilli: il respire vigueur et fraîcheur.

C'est de la bonne moelle substantifique que les copains feront bien de s'appuyer.

A L'INTERNATIONALE

Beaucoup de copains, mardi passé, à l'*Internationale*, 281, rue Saint-Denis où Murmain, Girault et Prost ont traité la question d'Orient, au point de vue anti-patriotique.

Mardi 11 mai, conférence par les mêmes orateurs qui traiteront de: L'Etat économique de la Grèce et de la Turquie avant la guerre; les mobiles de la conflagration; les résultats.

Tous les camarades sont invités.

Pour les lettres d'invitation, s'adresser aux bureaux du *Libertaire* à Girault ou à Prost.

Les copains qui voudraient entrer en relation avec Philippe pour organiser des conférences dans la région du Nord pourront lui écrire: Philippe, rue Barthélemy Delespaul, 153, Lille.

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchamps.

Samedi 8 mai, discussion contradictoire sur les *syndicats* par Brunet et Girault.

Présenter sa lettre d'invitation à l'entrée. Pour être invité, s'adresser: aux bureaux du *Père Peinard*: chez Lille, rue Burq; chez Brunet, 8, rue de Panama.

— Samedi 15 mai, salle du Commerce, 94, faubourg du Temple, à 8 h. 1/2 du soir, conférence publique et contradictoire par les camarades Marcel Boala et Raubineau.

Sujets traités: les religions, le dieu assassin, croyance et superstition. Prix d'entrée: 30 centimes.

Nota. — Les camarades du département de la Seine et des départements limitrophes qui voudraient s'occuper de l'organisation de réunions dans leurs localités sont priés de se mettre en rapport avec le camarade Boala, 1, impasse de l'Orillon; de plus, les libertaires de Paris se réunissent le jeudi et le samedi, à 8 h. 1/2 du soir, 15, rue des Maronites, salle Sallés.

— Les *Parotins* se réunissent le samedi à 8 h., chez le bistrot, 104, avenue d'Italie. Le 8 mai, causerie par Georges Paul sur la « Lutte des classes: prolétaire et dechard ».

— Dimanche 9 mai, grande soirée familiale organisée par les libertaires de Paris, salle Julien-Juge, 127, avenue Philippe-Auguste, à 8 h. 1/2 du soir.

— La *Vraie Justice*, réunion, mardi 11 mai, à 9 heures du soir, café de la Renaissance, 69, rue Blanche.

— Mardi 18 mai, à 8 h. du soir, réunion, 281, rue St-Denis, salle Renosblet.

Sujet: Les richesses intellectuelles pendant la Révolution.

— Les *Libertaires des XIX^e et XX^e arrondissements* se réunissent tous les jeudis et samedis, à 8 h. 1/2 du soir, 18, rue Julien-Lacroix, salle du Petit restaurant.

Gennevilliers. — Dimanche 9 mai, à 2 h. du soir grande réunion publique et contradictoire, salle Lancelot, 52, rue St-Denis.

Orateurs: Raubineau, Marestan, Grandidier, Mary Huchet.

Quatre-Chemins. — Les Libertaires des Quatre-Chemins se réunissent tous les samedis soir à 8 h. 1/2, chez Lafout, 53, route de Flandre.

Kremlin-Bicêtre. — La *Jeunesse Anarchiste* invite les camarades à ses réunions champêtres qui ont lieu tous les dimanches au bois de Villejuif.

Rendez-vous à 2 h. 1/2 chez le bistrot, 139, route de Fontainebleau.

Causerie, par Georges Paul, sur la loi des salaires.

Saint-Denis. — La *Jeunesse matérialiste* se réunit tous les samedis soir, à 8 h. 1/2, salle Montéremal, 35, rue de la République.

Samedi 8 mai, causerie par Grandidier sur les nouvelles religions.

Les lecteurs du *Père Peinard* et la jeunesse socialiste sont invités.

Pontoise. — Les Libertaires sont priés de se réunir le samedi 24 avril, à 8 h. 1/2, chez Aubossu, 25, place Notre-Dame.

On discutera: Socialisme et Anarchie. Les socialistes et contradicteurs sont invités.

Marseille. — Les travailleurs désireux d'élucider la question sociale se réunissent le mercredi et samedi soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Chartroux.

Andeville. — Dimanche 9 mai, conférence publique et contradictoire, salle Brunel, à 8 h. du soir.

Sujet traité: Travail et capital. Les dames sont admises.

Lille. — Samedi 8 mai, 21, rue de la Vignette, conférence publique.

Sujets traités: La bourgeoisie, ses crimes. Girier-Lorion.

Roubaix. — Dimanche 9 mai, à 4 h. du soir, salle de la Brasserie Libertaire, rue de Mouveaux, 78, conférence publique et contradictoire sur les religions et leurs crimes.

Entrée libre.

Le camarade Sauvage informe les copains que sa nouvelle adresse est Brasserie Libertaire, rue de Mouveaux, 78, Roubaix.

Salle de bibliothèque, pour réunions et conférences.

Reims. — Samedi 8 mai, à 8 h. 1/2 du soir, salle St-Maurice, rue du Barbâtre, grande soirée familiale avec conférence et concert.

Les orateurs libertaires Thomas et Liénard traiteront de l'impuissance du parlementarisme et l'évolution socialiste.

Entrée: 15 centimes pour couvrir les frais.

Troyes. — Les camarades désireux de faire une propagande sérieuse se réuniront très prochainement pour s'entendre sur le choix d'un local. Il est regrettable que des camarades, se disant anarchistes, ne mettent pas plus d'empressement à la propagande. Le temps perdu ne se rattrape pas; par conséquent bâtons-nous.

Que ceux qui ne pourraient pas venir aux réunions veulent bien nous aider pécuniairement; des listes de souscriptions sont à la disposition des camarades qui voudront se charger de les faire circuler dans leur entourage.

Le lieu et la date de la réunion seront indiqués par le vendeur du *Père Peinard*.

Amiens. — Les libertaires d'Amiens se réunissent tous les dimanches, à 6 heures du soir, au Cent de Piquet, faubourg du Cours.

Causeries, études, chants, poésies, etc.

— Les journaux libertaires sont criés en ville les samedi, dimanche et lundi.

On les trouve aussi chez les libraires, rue du Lycée, rue de la Loterie, chaussée St-Leu, place Gambetta et rue des 3 cailloux. Un copain les porte à domicile; s'adresser à l'roidure, 24, rue des Bouchers.

Limoges. — Le groupe d'études sociales, la *Jeunesse libertaire*, se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, faubourg de Paris, 131.

A chaque réunion, causerie, chants, poésies libertaires.

Le *Père Peinard*, les *Temps Nouveaux*, le *Libertaire* sont en vente au kiosque Moreau, place Denis-Dussoubs.

Lille. — Poissonnier, 24 bis, r. des Roblets, répare les montres, pendules, pianos et tous les instruments à cordes.

Fourchambault. — Les copains se réunissent tous les dimanches au local convenu, demander l'adresse au vendeur.

Le copain Comte, vendeur du *Petit Parisien*, porte à domicile les journaux libertaires; les lui demander.

Nîmes. — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.

Les bouquins de la bibliothèque sont à la disposition des copains qui veulent les culotter.

Le Havre. — L'Avant-Garde Havraise invite les camarades et adversaires de l'idée, à venir dis-

cuter sur la Question Sociale, préjugés, philosophie, etc.

Le Groupe se réunit tous les jeudis à 8 h. 1/2 du soir, au café des Trois Billards, au coin des rue Dumé d'Aplemont et de la Prairie.

Petite Poste

B. Liancourt. — M. Avignon. — A. Caudebec. — C. Béziers. — P. Lille. — M. Tour du Pin. — L. Rouen. — T. Thizy. — C. Marseille. — T. Londres (par T. N.) — A. Elbeuf. — M. Malzéville. — R. Nouzon. — C. La Motte. — P. Saint-Etienne. — T. Bishop. — N. Alais. — D. Morez. — V. Nîmes. — V. Reims. — G. Vienne. — M. Lyon. — H. Saint-Nazaire. — D. Revin. — M. Troyes. — J. C. Tunis. — B. Nantes. — F. Elbeuf. — S. Cette. — G. Carmaux. — L. St-Dizier. — S. Roubaix. — P. Saint-Quentin. — Reçu règlements, merci.

— Blonde, à Lyon, est prié de donner son adresse. — 1873, Rouen, merci.

Pour graisser le tire-pied du *PÈRE PEINARD*: Terrenoire, Bishop, 30 sous.

Reçu pour les grévistes de LA GRAND' COMBE: Col-lecte entre les copains, le 1^{er} mai, 5 fr. — L'Union Socialiste et la Libre Pensée d'Elbeuf, 5 fr. — Col-lecte à la combe de Morbier et de Morez, 3 fr. 65.

RICHES INITIATIVES

Le camarade Condom, photographe, 3, avenue Thiers, à Lyon, vient d'avoir une chouette idée pour aider à la prochaine éclosion de *La Clameur*.

Voici la combinaison dont bénéficieront tous ceux qui se présenteront chez lui avec le bon ci-dessous:

Sur le prix total de leurs commandes, 40 pour cent seront versés à la caisse de *La Clameur* et donneront droit à un abonnement pour la somme de ces quarante pour cent.

Par exemple, supposons un camarade qui s'offre une douzaine de photographies à 5 fr. Sur cette pièce de cent sous, il y aura 2 francs pour *La Clameur* et, en outre, le camarade aura droit à 2 francs d'abonnement à *La Clameur*, soit à recevoir de journal pendant 40 jours.

S'il commande pour 10 francs de photographies, 4 francs seront pour *La Clameur* et il aura droit à 80 jours d'abonnement.

Bon-Prime de LA CLAMEUR

Versement à effectuer au journal

Abonnement à servir à

pour mois.

Un camarade d'Angers, Burgevin, condonnier, qui Gambetta, emboîte le pas à Condom.

Seulement, comme dans la grôle les bénéfices ne sont pas aussi considérables que dans la photographie, c'est dix pour cent sur les commandes ou achats qui lui seront faits avec le bon de *la Clameur* que le camarade versera pour le journal.

Ces dix pour cent donneront droit au bénéficiaire à un abonnement à *la Clameur*.

Un autre gniaff: Le camarade Lafond, 264, av. Daumesnil, Paris, fait lui aussi une remise de 10 0/0 sur toute commande accompagnée du bon de *La Clameur*.

—0—

Le camarade Béala, fabricant de bicyclettes, 33, boulevard Jules-Janin, à Saint-Etienne (Loire) fera, sur toute bécane qui lui sera achetée avec le bon-prime de *LA CLAMEUR* une remise de 15 p. 100 qu'il versera à la caisse du journal et qui sera remboursée à l'acheteur en abonnements.

Béala construit des machines modèle 97, gros tubes, cadre horizontal, pédalier étroit et a billes de 8 millim., chaîne genre Humber, roues de 70, pneus Stella, Titan, Michelin, Galus ou Thival; selle forte, frein démontable et rayons tangents (clés, sacoche et burette.) Poids total: 12 à 13 kilos. — Prix, 265 francs.

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant: C. FAVIER.

Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris



FÉLISQUE RETOUR DE VOYAGE : « Allons ça va !... On sommeille et on débouresse... c'est la fin du Panama !... »